

Québec français



L'enseignement de la littérature québécoise dans le monde

Number 83, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

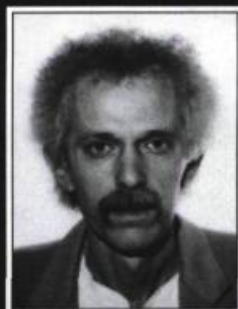
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1991). L'enseignement de la littérature québécoise dans le monde. *Québec français*, (83), 34–50.

L'enseignement de



la littérature



québécoise



dans le monde



La littérature québécoise est un fait. On ne discute plus de son existence, ni ici, ni ailleurs. Les œuvres sont nombreuses, variées et de qualité. Les discussions portent maintenant sur les critères de classement des œuvres et sur les stratégies de diffusion et de promotion. Un peu partout dans le monde, la littérature du Québec fait l'objet de conférences, de colloques, de lectures publiques, de traductions, de thèses, de livres. Elle fait l'objet de numéros spéciaux de revues étrangères, dont deux importants tout récemment : l'un du *Courrier du Centre international d'études poétiques de Belgique* (n° 190, mai-juin 1991) et l'autre de la revue française *tdc* (« textes et documents pour la classe », revue publiée par le Centre national de documentation pédagogique, n°s 573-574, 23 janvier 1991).

Tout n'est pourtant pas rose. Ici même au Québec, l'enseignement de la littérature québécoise n'est pas un acquis. Laxiste, le ministère de l'Éducation laisse aux professeurs le choix des œuvres et des auteurs à mettre à l'étude dans leur programme d'enseignement. Le bagage de lectures et références des étudiants n'est plus qu'un immense fourre-tout contraire à la constitution d'un héritage culturel commun. On sait le rôle capital que joue l'école dans la formation des valeurs sociales et dans la légitimation de sa propre culture. On s'étonne d'autant plus de cette difficulté qu'à l'État d'assumer sa responsabilité en matière culturelle que plusieurs institutions d'enseignement à l'étranger accordent depuis plusieurs années une place importante à la littérature québécoise. Là aussi, le plus souvent et il faut le dire, le mérite en revient aux individus plus qu'aux structures, à la générosité et au travail de quelques professeurs séduits par l'intérêt de notre culture et la qualité de nos écrivains. Mais déjà plusieurs collèges et universités commencent à inscrire de façon plus durable dans un programme, souvent de littératures francophones, l'enseignement des œuvres littéraires québécoises. Et le mouvement semble prendre de l'ampleur. On le constatera à la lecture de notre dossier.

Québec français a fait appel à une trentaine de spécialistes de notre littérature à l'étranger (excluant le Québec et le Canada) pour tenter de constituer un portrait, aussi fidèle que possible, de la situation de l'enseignement de la littérature québécoise dans le monde. Nous regrettons de n'avoir pas reçu de nouvelles de correspondants asiatiques (Hé oui! des œuvres québécoises sont étudiées et traduites en Chine et en Thaïlande, notamment) mais nous ne pouvons que nous réjouir devant l'abondance et surtout la richesse des commentaires obtenus.

Nous remercions, il va sans dire, les professeurs qui ont bien voulu répondre au questionnaire que nous leur avons envoyé et nous nous excusons auprès de ceux à qui, faute d'adresse exacte ou faute d'espace éditorial, nous n'avons pu adresser notre demande.



Peter G. KLAUS
Freie Universität,
Berlin, Allemagne

C'est par un hasard de lecture que j'ai échoué en 1981 sur les rivages littéraires de l'Acadie pour ensuite accoster sur la terre ferme en territoire littéraire québécois. Mon premier cours a porté sur l'épopée des Acadiens « dérangés », le roman *Pélagie-la-Charrette* d'Antonine Maillet, cours que j'ai fait conjointement avec un collègue sociologue et historien. De cette expérience unique est né un attachement fidèle et passionné au fait français en Amérique du Nord.

Mais je suis, depuis dix ans, le seul enseignant dans notre « Institut de philologie romane » (environ 5 800 étudiants) à consacrer régulièrement une partie de ma charge hebdomadaire à l'enseignement de la littérature et de la civilisation québécoises (2h par semaine sur 12h). D'autres collègues offrent sporadiquement des cours de linguistique consacrés aux particularités du français de l'Amérique du Nord (Québec, Louisiane, Acadie). Ces cours s'adressent aussi bien aux étudiants du 1^{er} cycle que du 2^e cycle. Ils font partie des « études françaises » et s'intègrent en même temps au domaine d'enseignement et de recherche « *Neue Romania* », créé il y a douze ans à notre institut.

Les enseignants et chercheurs réunis dans ce groupe consacrent tous une partie de leur enseignement et de leur recherche aux contacts linguistiques, littéraires et culturels dans et avec les pays jadis découverts et colonisés par les peuples de la Romania. Notre groupe dispose en outre d'une revue *Neue Romania*, qui publie deux ou trois numéros par an. L'existence de cette revue m'a permis d'y publier un petit aperçu sur la littérature québécoise contemporaine, des articles sur « les Italiens du Québec », « le Mythe de Tahiti » (Bougainville) et « la Découverte du Mississippi par Joliet et Marquette en 1673 ». Mais la francité nord-américaine ne figure pas dans tous les numéros de la revue. De temps en temps, on accepte d'y publier une thèse de maîtrise ou de doctorat dont la thématique s'insère dans le vaste domaine de la « *Neue Romania* ». On a ainsi publié dernièrement deux thèses de doctorat, l'une portant sur l'émergence d'une littérature nationale angolaise et l'autre sur le roman maghrébin de langue française.

Mon enseignement privilégie la prose contemporaine, le roman, le conte et la nouvelle. Mais j'ai aussi dispensé des cours sur le théâtre de Marcel Dubé, de Jean Barbeau, de Michel Tremblay, la poésie et la chanson. Nous essayons en outre de compléter notre enseignement par des conférences données par des professeurs ou écrivains québécois invités. En septembre 1984, nous avons effectué un séjour d'études au Québec (préparé pendant un an dans différents séminaires obligatoires). Les participants, seize étudiant(e)s et des enseignants (le linguiste Thomas Kotschi et moi-même), ont vécu quatre semaines studieuses et passionnantes parmi des linguistes et littéraires, dans la gente universitaire et ministérielle, à même la rue, la ville et la campagne pour en faire des rapports très substantiels. Résultats : bourses et thèses de maîtrise.

J'essaie de concilier les besoins de nos étudiants en matière de connaissances littéraires et historiques avec un certain pouvoir d'attraction de la thématique proposée qui combine parfois des œuvres françaises et québécoises (par exemple dans un cours consacré aux contes fantastiques). Quant au niveau des connaissances de départ, il faut à chaque fois, lorsqu'il s'agit de novices absolus en la matière, consacrer un tiers à peu près du temps du cours à l'enseignement des bases historiques (à nous Jacques Cartier !). Il ne faut pas non plus demander aux étudiants d'ingurgiter des œuvres trop volumineuses. Malgré tout, ils ont l'air de mordre à l'hameçon. En été 1990, mon collègue Kotschi et moi-même avons proposé un séminaire de civilisation québécoise (2^e cycle) à environ 20 étudiants, en hiver 1991, 25 étudiants ont assisté à mon séminaire portant sur le conte fantastique (texte de base : Stanley Péan, *la Plage des songes et autres récits d'exil. Huit contes fantastiques*, Montréal, CIDIHCA, 1988).

Malheureusement, nous avons régulièrement à faire face aux difficultés de la diffusion ou plutôt de la non-diffusion du livre québécois en Europe. Avec une amélioration de ce côté-là (la FNAC ouvrira prochainement une succursale à Berlin, ça donne de l'espoir !), on pourra s'assurer certainement la fidélité d'une bonne clientèle universitaire, puisque nos étudiants de français, d'espagnol et de portugais s'intéressent de plus en plus aux littératures et aux civilisations d'outre-mer correspondantes. Ceci est de bon augure, espérons que cela dure et que ce soit vraiment le signe avant-coureur d'une véritable ouverture vers le monde extra-européen.

Il n'y a actuellement en Allemagne qu'un seul centre d'études québécoises (Université de Trèves) et une seul centre d'études canadiennes (Université d'Augsbourg). À la Freie Universität de Berlin avec ses 60 000 étudiants, il existe un bon département d'études nord-américaines où le Canada fait figure de, pardon!, parent pauvre, les études canadiennes — surtout en littérature — étant en général sous-développées ou quasi inexistantes. Le fait français en Amérique du Nord n'est présent que chez nous les Romanistes.

Il serait, certes, souhaitable de créer une filière d'études québécoises (et acadienne) dans notre institut afin de canaliser les intérêts et les besoins aussi bien des enseignants que des étudiants, et ceci d'autant plus que les universités de l'ancienne RDA commencent elles aussi à tourner les yeux vers ces contrées autrefois interdites. Nous disposons depuis une vingtaine d'années d'une bourse d'échange avec l'Université Laval et la même chose a été mise sur pied avec l'Université de Montréal il y a trois ans. Ce qui manque pourtant, c'est une structure d'échanges entre enseignant (e) s. Les candidats berlinois ne manqueraient pas. Qu'en pensent nos collègues et amis québécois ?



Madeleine
BORGOMANO
Université
Aix-Marseille I

Aix en Provence, France

Madeleine Borgomano a enseigné à l'Université d'Abidjan. C'est là qu'elle a rencontré une délégation québécoise qui a rendu plus vif son intérêt pour le Québec. Elle enseigne aujourd'hui la littérature française à l'Université d'Aix-Marseille I. Elle s'intéresse aux formes romanesques et elle privilégie les approches narratologiques. Depuis 1987, elle introduit des textes québécois parmi les romans français au programme. Voici ce qu'elle dit de son expérience :

« J'ai ainsi étudié *les Fous de Bassan* d'Anne Hébert avec des étudiants ivoiriens de maîtrise et *Kamouraska* du même auteur avec des étudiants français de 1^{re} année. Là comme ici, les difficultés tiennent davantage à l'écriture qu'à la culture car les différences culturelles représentent plutôt un motif d'intérêt pour les étudiants. Par contre, il faut les aider à franchir le cap d'une écriture difficile sinon il y a des blocages. Mais c'est la même chose pour les romans français modernes ! ».

Madame Borgomano entend continuer à intégrer dans ses contenus de cours des romans francophones « sans aucune discrimination, en fonction de leur qualité littéraire et leur intérêt » Mais elle précise que, pour ce faire, il est nécessaire que les textes choisis soient disponibles en France et faciles à trouver. Ce qui n'est pas toujours le cas !

Sergio ZOPPI
Université de Turin
Turin, Italie

Sergio Zoppi a enseigné la poésie québécoise de 1978 à 1988 à l'Université de Turin. Il est aujourd'hui directeur du département. Cette année, un cours portant sur la littérature des pays francophones a été institué, dont la titulaire est madame Anna Paopa Mossetto. Le professeur Zoppi s'intéresse à la littérature du Québec depuis 1975, depuis, dit-il, sa rencontre avec Gaston Miron qu'il a d'ailleurs traduit en Italien et fait publier dans la collection qu'il dirige chez l'éditeur Bulzoni. D'autres poètes québécois, principalement de la génération de l'Hexagone, sont publiés dans cette même collection. Si l'accueil des étudiants lui semble bon, il considère qu'il est difficile de repérer les textes.

L'avenir de cet enseignement lui paraît assuré en Italie : « l'enseignement de la littérature québécoise est aujourd'hui une réalité grâce à notre travail. À Turin, par exemple, chaque année un semestre du cours de littérature des pays francophones est consacré à cet enseignement ».



Lilian Pestre
De ALMEIDA
Université fédérale
Fluminense Niterói
(ville de l'État de Rio)
Brésil

Madame Pestre de Almeida travaille à l'Institut des Lettres à l'Université fédérale Fluminense. De plus, elle est chercheuse au CNPQ. Dans le texte qui suit, elle expose les conditions et les objectifs de l'enseignement de la littérature québécoise chez elle:

Des auteurs québécois (Gaston Miron, Anne Hébert, Jacques Ferron, Marie-Claire Blais) ont été introduits dans les programmes de notre Institut des Lettres tout d'abord dans des cours optionnels à partir de 1974. Ces cours sont devenus obligatoires à partir de 1980 pour la Licence (1 cours de littératures francophones par opposition à 4 cours de littérature française). Des œuvres littéraires du Québec sont étudiées en particulier au niveau de la spécialisation (créée en 1984) et de la maîtrise en littératures francophones (créée en 1983).

L'Université fédérale Fluminense, à Niterói, dans la région du Grand Rio, est en effet la première université au Brésil à avoir créé officiellement une maîtrise en littératures francophones, assumant un profil assez distinct des autres universités fédérales.

J'ai retracé ailleurs¹ les débuts de cet enseignement, son évolution et l'intérêt des études francophones au Brésil. Depuis, de nombreux collègues québécois sont venus chez nous — Maximilien Laroche, Jean-Maurice Morisset, Bernard Andrès, Noël Audet et j'en passe — et on a essayé ensemble de poser les bases d'une recherche comparatiste Québec/Brésil.

Actuellement, à l'UFF, pour l'obtention de la licence, les étudiants suivent obligatoirement 1 cours de littératures francophones en plus de 4 cours de littérature française. Par la suite, au niveau de la spécialisation (360 heures de cours distribués en 2 ou 3 semestres), la moitié des heures est consacrée à des auteurs francophones et, en maîtrise, nous avons opté pour un profil essentiellement francophone. Ainsi l'option francophone s'intensifie au fur et à mesure que l'étudiant avance dans ses études de français. Les étudiants, lorsqu'ils optent pour faire leur maîtrise à l'UFF, connaissent d'avance le profil de notre cours et les lignes de recherche de l'équipe d'enseignants et de chercheurs. Pour l'examen d'entrée, ils doivent donc préparer un certain nombre de textes québécois: en 1991, par exemple, étaient au programme Anne Hébert et Paul Chamberland. Le problème chez nous ne se pose pas exactement en termes de sensibilisation mais en termes d'approfondissement d'une théorisation. On prévoit, pour 1992, la création, dans l'aire des études francophones, d'un doctorat à caractère comparatiste.

J'ai commencé à lire les auteurs francophones à la fin des années 60 et les premiers textes que j'ai publiés à ce sujet étaient des études sur le théâtre de Césaire parue dans la revue *Présence francophone* à partir de 1975. Les genres qui m'intéressent le plus sont la poésie et l'essai, le théâtre et le récit venant ensuite, dans cet ordre. Mais cela n'est qu'un penchant individuel. L'un des textes québécois qui m'a le plus fascinée et grâce auquel je considère pouvoir, si traduit, atteindre un public assez large au Brésil et en Amérique hispanophone, est le recueil de *Contes* de Jacques Ferron. D'autre part, je me suis toujours intéressée à la traduction, ayant publié des poèmes francophones en portugais (Césaire, Damas, Senghor, Depestre, etc.: voir en particulier des numéros de la revue brésilienne *Exu*). J'ai aussi traduit l'ensemble des poèmes d'Anne Hébert: ces traductions restent encore inédites.

La littérature québécoise en tant que corpus de textes existe plus ou moins bien défini, balisé par la critique, les manuels et les dictionnaires d'auteurs, des récits de voyage à nos jours. La difficulté de l'enseignement de la littérature québécoise à l'étranger n'est pas, comme on pourrait le croire, de se procurer les textes de ce corpus. Si cette difficulté est parfois réelle au Brésil, elle est néanmoins mineure. Des achats, des donations à la fois du Gouvernement fédéral et du Gouvernement québécois nous ont permis de constituer un fonds d'assez bonne qualité à notre Université. La vraie difficulté est le danger d'aborder le Québec en tant que pays « exotique », producteur de textes à la lisière de la littérature française sans l'exploration d'un imaginaire propre et d'un entour particulier. Je veux dire par là que la vraie difficulté est dans l'approfondissement de la réflexion critique sur la production québécoise en particulier et en général sur les littératures des cultures émergentes, sur la création en contexte de dépendance ou de diglossie, sur les rapports problématiques de

l'écrit et de l'oral, sur l'irruption dans la modernité de cultures à tradition rurale et orale, sur la nécessaire articulation des cultures américaines les unes aux autres, en un mot, dans l'exploration des *différences* et l'établissement d'une *collatéralité* américaine. Tel devrait être notre but à tous.

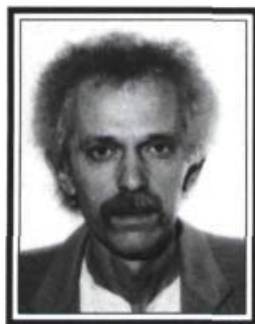
Il est souhaitable que, dans ce travail de prospection, les enseignants et les chercheurs aient une lecture d'autres œuvres écrites, en Amérique, dans les autres langues du continent que ce soit en anglais, en espagnol, en portugais ou en créole. Cela permettrait, de façon plus nette et plus opératoire, d'analyser une différence qui me semble capitale dans les Amériques, celle des cultures contraintes et non-contraintes (pour employer les termes d'Édouard Glissant dans le *Discours antillais*), de l'opacité et de la transparence, de marronnage et d'anthrophagie culturelle, la charnière distinctive se situant, au fond, dans le rapport malheureux ou heureux, de malaise ou de confiance que la communauté établit avec la langue ou les langues qu'elle parle. Une telle visée méthodologique nous permettrait d'asseoir de manière plus pertinente un corpus théorique, nécessaire à notre mutuelle connaissance. Pour avancer quelques exemples : la culture québécoise, comme celle d'ailleurs des Antilles françaises, appartient aux cultures contraintes ; la brésilienne, par contre, comme celle des États-Unis ou de Cuba, a dévoré la langue des anciens colonisateurs à tel point que, pour la collectivité, le problème linguistique ne se pose même pas, et cela depuis le XIX^e siècle.

Je pense donc que l'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise (ou de toute autre littérature francophone), chez nous, est lié à une réflexion critique sur les *différences* que ces nouvelles littératures établissent à l'égard de la littérature prestigieuse de leur ancienne métropole, réelle ou fantasmée, et à une conscience de l'intérêt des études comparatistes libérées d'un souci purement chronologique. Autrement dit, au lieu de travailler dans un simple souci de filiation (sources et influences au sens strict), il faudrait explorer le champ de la diversité des lectures et de la relation. Par là, l'enseignement de la littérature québécoise échapperait à une entreprise d'aliénation qui a marqué pendant longtemps l'enseignement du français en Amérique. Ceci dit, je ne pense pas qu'il soit souhaitable d'abandonner les études françaises au profit des études francophones : le travail sur la différence qu'on propose suppose une connaissance réelle des modèles français.

1 « Regard périphérique sur la francophonie ou pourquoi et comment enseigner les littératures francophones dans les Amériques », *ÉTUDES LITTÉRAIRES*, vol. 16, n° 2 (août 1983) p. 253 - 273

Brendan DEVLIN
Université de Maynooth
Maynooth, Irlande

Chef du Département de français à l'Université de Maynooth, le professeur Devlin s'intéresse à la littérature québécoise depuis bientôt vingt-sept ans, depuis sa rencontre à Paris avec quelques Québécois, dont l'écrivain québécois Anne Hébert. Les œuvres québécoises sont enseignées chez lui depuis 1980 à raison d'une unité sur douze au programme de licence et d'une unité sur cinq au programme de maîtrise. On privilégie le roman contemporain (Jacques Godbout, Marie-Claire Blais, Antonine Maillet, etc.). Les étudiants irlandais font bon accueil à cette littérature qui dégage, pour eux, un sentiment de fraîcheur par rapport à la littérature française. Cependant des difficultés de programmation subsistent puisque la priorité dans la formation est donnée à la littérature française de France. Mais, comme la « conscience de l'existence et de la valeur de la culture québécoise se diffuse progressivement, l'on s'attend à un intérêt soutenu qui se développera à cause des problèmes de bilinguisme et de langue minoritaire que connaît la langue gaélique en Irlande ».



Allen David BARRY
Université
de Southwestern,
Lafayette
Louisiane, U.S.A.

Le professeur Barry enseigne la littérature québécoise depuis l'entrée, il y a sept ans, de cette discipline dans les programmes du Département de langues modernes et d'études francophones. Il y consacre un quart de sa tâche d'enseignement. Il nous raconte les circonstances de cet intérêt et nous fait partager son expérience d'enseignant de la littérature québécoise en Louisiane.

Il y a dix ans, j'ai passé un été à Québec, à l'université Laval, au CELAT (Centre d'étude sur la langue, les arts et les traditions populaires), subventionné par une bourse du *National Endowment for the humanities* afin d'échanger des documents et des collections de bandes qui traitaient de la Louisiane francophone. Non seulement ai-je découvert des rapprochements intéressants entre le Québec et la Louisiane dans le contexte nord-américain, mais je me suis initié à la littérature québécoise des années 1950 et 1960. Le roman français du XX^e siècle étant ma spécialisation, je me suis rendu compte de la richesse et de l'originalité des écrivains québécois, en particulier Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Anne Hébert et Jacques Godbout. J'étais d'avis que cette littérature était doublement intéressante pour les étudiants américains. D'abord, on y trouve une sensibilité esthétique qui est proprement nord-américaine. Ensuite, j'y trouvais une littérature de langue française vraiment dynamique en voie d'épanouissement.

Au départ, je me suis concentré sur le roman contemporain, à partir de Gabrielle Roy, puisque c'est mon principal domaine de recherche. Ensuite, je me suis intéressé à l'histoire de la littérature d'une façon générale. Finalement, j'ai poursuivi des recherches sur le théâtre et certains mouvements particuliers, telles la littérature de la Révolution tranquille et la littérature féminine. J'ai toujours un faible pour certains écrivains : Marie-Claire Blais, Jacques Godbout, Michel Tremblay, Madeleine Monette, Nicole Brossard et Hubert Aquin. Je trouve un grand plaisir à relire deux romans de Blais en particulier —des chefs-d'œuvre— *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et *Visions d'Anna*. Ce qui m'attire dans la littérature québécoise est une réflexion sérieuse sur la langue française, qui garde, souvent, un certain sens de « québécity » et de la réalité socio-culturelle de l'Amérique du Nord.

Je donne des cours sur le roman français du XX^e siècle et sur les Antilles, mais il faut dire que la réception des étudiants louisianais se montre plus sensible, plus enthousiaste pour la littérature québécoise. Comme je me sers d'une approche socio-culturelle et stylistique, les étudiants s'orientent évidemment vers le milieu historique et culturel pour ensuite reprendre les textes dans leur réalité esthétique et structurale. Souvent d'origine francophone, ils s'intéressent à d'autres réalités culturelles et littéraires du monde francophone qui leur permettent de se situer dans le monde et de s'identifier à leur propre réalité de langue française.

Le sujet même ne fut jamais un problème, car l'intérêt y était. Mais, au départ, deux problèmes se sont présentés : le manque de recherches sérieuses sur la littérature québécoise et la difficulté de se procurer des textes en quantité suffisante et dans des délais raisonnables. Le premier n'existe plus, étant donné la prolifération de bons articles et livres traitant de la littérature et de la vie québécoise, au Canada et à l'étranger. Le deuxième existe encore, mais la diffusion de livres québécois s'est améliorée depuis quelques années.

J'entrevois un plus grand développement de l'enseignement de la littérature québécoise chez nous à l'avenir. Je donne régulièrement moi-même quatre cours sur le Québec : un survol de la littérature québécoise et le roman québécois contemporain, un séminaire comparatif du théâtre québécois et français (tous en français) et un cours sur le roman canadien (en anglais) où on lit un certain nombre de romans québécois en traduction. Ce dernier cours est offert au Département d'anglais. Aussi a-t-on embauché un nouveau professeur qui se spécialise en littérature québécoise (féminisme et critique) et qui ajoutera une autre dimension à notre enseignement. Nous avons aussi des étudiants de maîtrise qui travaillent sur le Québec pour leur thèse, l'une sur Jacques Ferron et l'autre sur Suzanne Jacob. L'avenir est prometteur et le doctorat qu'on prépare en études francophones enrichira nos cours.



John Kristian SANAKER
et Leif TUFTE
Université de Bergen
Bergen, Norvège



Les professeurs John Kristian Sanaker et Leif Tufte, tous deux attachés à l'Institut d'études romanes de l'Université de Bergen, enseignent depuis plus de cinq ans la littérature québécoise, au niveau moyen (2^e année) et à la maîtrise. Des mémoires sont d'ailleurs en cours de rédaction sur des œuvres de Gabrielle Roy et de Yves Beauchemin. Les cours offerts sont facultatifs et occupent environ un quart de leur temps d'enseignement. Messieurs Sanaker et Tufte nous ont fait parvenir les commentaires suivants sur les circonstances qui ont présidé à l'inscription de cette spécialisation dans le programme de l'Institut et sur leur expérience d'enseignement.

« La visite de Gaston Miron en 1983 — le premier Québécois à visiter notre université — a servi de catalyseur. Parmi les autres sources d'inspiration, il faudrait mentionner tout spécialement le congrès de Greinau en Allemagne sur le Thème « la Révolution tranquille », organisé par la *Gesellschaft für Kanada-Studien* (1985), ainsi que les congrès organisés tous les trois ans par la NACS—ANEC (Association nordique des études canadiennes). Sans les bourses que nous avons tous les deux obtenues dans le cadre du *Faculty Enrichment Program* et *Canadian Studies Research Awards*, et qui nous ont permis de faire des séjours au Canada, il ne nous aurait pas été possible, cependant, de nous lancer dans une telle aventure.

Comme facteurs sous-jacents, il faudrait souligner notre intérêt pour des thèmes clefs comme *franco-phonie*, *nordicité*, *projet de société et identité nationale*. De toute évidence, le Québec est un terrain particulièrement propice pour étudier ces thèmes dans un contexte singulièrement éclairant.

À notre avis, il est impensable que les Européens puissent étudier une littérature comme celle du Québec sans la mettre en rapport avec le contexte socio-politique du pays. Par conséquent, nous consacrons une partie assez substantielle de nos cours à une initiation aux problèmes relatifs à la langue, à la culture, à l'histoire et à la situation politique contemporaine. En d'autres termes, l'étude de la littérature québécoise est pour nous inséparable des études québécoises au sens large.

Pour ce qui est du contenu plus spécifiquement littéraire de l'enseignement, l'histoire de la littérature québécoise n'est traitée que dans les grandes lignes. À part quelques spécimens de textes poétiques (Nelligan, Miron, Garneau, Lalonde, etc.), l'on s'est concentré sur quelques œuvres romanesques consacrées, comme par exemple *Maria Chapdelaine*, *les Fous de Bassan*, *Kamouraska*, *le Survenant*, *la Guerre*, *yes sir!*, les deux premiers étant également comparés avec les versions adaptées à l'écran qui y correspondent. En plus, nous avons présenté l'œuvre cinématographique de Denys Arcand.

Dans l'ensemble, les réactions des étudiants sont positives. Après une première et indispensable étape d'initiation, ils arrivent à apprécier les œuvres proposées comme des illustrations d'une variante particulièrement significative de la culture francophone, aussi valables que n'importe quelle autre œuvre de la littérature d'expression française. C'est d'autant plus intéressant pour eux qu'ils y retrouvent bien des aspects « nordiques » qu'ils connaissent déjà dans leur propre culture. Dans la mesure du possible, nous nous efforçons bien évidemment de mettre en évidence les aspects qui se prêtent le mieux au traitement d'un tel point de vue comparatiste.

Il nous a fallu partir à zéro, rendre d'abord le Québec et la littérature québécoise visibles dans notre milieu universitaire par un travail d'assez longue haleine. Ensuite préparer le terrain et assurer une motivation en profondeur chez les étudiants. Du côté pratique, ce qui nous a le plus manqué, surtout au début, ce sont les réseaux de contacts internationaux ainsi que les instruments de travail indispensables de tout genre, souvent introuvables en Europe.

Jusqu'ici l'Université de Bergen est la seule de nos trois universités où l'enseignement de la littérature québécoise ait pris racine. Cela signifie que, dans un avenir prévisible, l'enseignement de la littérature québécoise en Norvège sera concentré à Bergen. L'avenir d'un tel enseignement restera cependant toujours précaire et dépendra en fin de compte de l'initiative personnelle et de la bonne volonté d'enseignants susceptibles de prendre la relève. Pour qu'une telle continuité soit assurée, il faudrait des deux côtés de l'Atlantique faire les efforts nécessaires pour permettre aux jeunes enseignants et chercheurs de se perfectionner en études québécoises.»

Padraig O' GORMAILE
University College
Galway
Irlande

Le professeur O' Gormaille s'intéresse à la littérature québécoise depuis dix ans, mais il l'enseigne depuis six ans, au niveau universitaire. Le quart de son temps d'enseignement est consacré aux auteurs et aux œuvres littéraires du Québec. Il explique cet intérêt par le fait qu'il soit bilingue (gaélique/anglais), qu'il se sente concerné par le sort des minorités culturelles et par le fait qu'il soit francophone. Ses cours portent sur le roman de 1938 à 1966 (Ringuet, Marie-Claire Blais, Jacques Godbout...) et sur l'histoire du Canada français à travers des textes littéraires et des textes généraux. Parallèlement à son enseignement, le professeur O' Gormaille poursuit des recherches sur le courant moraliste (Robert Élie, Gilles Marcotte, la Relève) et sur la question scolaire chez les Irlandais et les Québécois.

L'accueil réservé par les étudiant (e) s à la littérature québécoise paraît très bon car « cette littérature est de langue française (mais différente) et de culture américaine (donc aussi accessible aux Irlandais que la littérature européenne). Cette littérature lui semble plus dynamique que la française, plus près des grandes lignes de l'histoire culturelle de l'Irlande (langue, religion catholique, passé colonial) ».

Les difficultés : « accès difficile aux documents authentiques, rares échanges avec des collègues québécois (les contacts lors de colloques sont insuffisants), séjours difficilement réalisables au Québec, difficulté à faire passer le côté vivant de la culture québécoise actuelle ». Par ailleurs, le professeur O' Gormaille se montre optimiste quant à l'avenir de cet enseignement « dans le contexte des études canadiennes, de l'étude de la francophonie et des minorités culturelles. Surtout dans le contexte comparatif Irlande-Québec ».



Andrée STÉPHAN
Université de Rennes II
Haute-Bretagne
Rennes, France

La littérature québécoise est enseignée depuis 1967 à l'Université de Rennes. Succédant à Jean Marmier qui avait lui-même succédé à Jacques Vier, l'initiateur de ce champ d'études, madame Andrée Stéphan a assumé la responsabilité de cet enseignement pendant sept ans. Elle vient de prendre sa retraite mais elle a bien voulu partager avec les lecteurs de *Québec français* les fruits de son expérience.

« L'intérêt manifesté par les étudiants est très vif. Ils s'inscrivent en général à ce cours parce que le Québec les attire et qu'en même temps ils n'en connaissent rien. Le programme du cours comprend les volets suivants: 1) aperçu géographique ; 2) mise au point historique ; 3) histoire de la littérature ; 4) étude de deux auteurs chaque année : un romancier (André Langevin, Gabrielle Roy, Yves Beauchemin, Michel Tremblay, etc.) et un dramaturge (Marcel Dubé, Michel Tremblay, Françoise Loranger, Marie Laberge, etc.) ; 5) exposés d'étudiants sur des œuvres hors programme ».

Au chapitre des principales difficultés rencontrées, madame Stéphan insiste sur la mauvaise diffusion des livres québécois en France. Ce problème est si sérieux qu'il lui est arrivé de mettre au programme non pas les œuvres qu'elle aurait aimé étudier mais celles qui étaient à sa disposition. Elle s'inquiète aussi du fait que, depuis son départ, les études québécoises au niveau du DEUB (à l'Université de Rennes) aient été ramenées de deux heures à une heure par semaine. Elle espère qu'il s'agit d'un fait ponctuel.

Yannick RESCH
 Université de Provence
 Aix en Provence, France

Madame Resch s'intéresse au Québec depuis plus de quinze ans. Titulaire d'un doctorat d'État en littérature québécoise et riche d'une expérience d'enseignement au Canada, elle enseigne aujourd'hui « la société et la culture québécoises » aux Instituts d'Études politiques d'Aix-en-Provence et de Paris et elle enseigne le roman québécois contemporain à l'Université de Provence. De plus, elle dirige le Centre Saint-Laurent qui a organisé, ces dernières années, des semaines du Québec où des écrivains, des peintres, des cinéastes et des professeurs québécois ont été invités à présenter leurs travaux aux étudiants et au public en général. Madame Resch nous a fait parvenir ce texte sur l'enseignement de la littérature québécoise à l'Université d'Aix-Marseille I.

« Cet enseignement se fait dans le cadre d'un cours de maîtrise-D.E.E.A. qui réunit entre dix et quinze étudiants. Le cours porte sur le roman contemporain. Les réflexions, analyses et recherches sont conduites sur deux plans.

Le premier concerne une problématique générale liée

a) aux enjeux et défis de la francophonie dans lesquels s'insèrent les questions d'existence et de diffusion des littératures francophones ;

b) au statut des littératures dites « mineures » par rapport aux littératures « majeures » (les questions de méthode et de grille de lecture pour des étudiants français sont posées comme point de départ de toute réflexion).

Le deuxième plan est celui du corpus littéraire. Le roman québécois est étudié à travers quatre ou cinq textes représentatifs de l'évolution du genre depuis 1960. À titre d'exemples : *Salut Galarneau !* et *Une histoire américaine* (J. Godbout) ; *le Nez qui voque* ou *l'Hiver de force* (R. Ducharme) ; *Volkswagen blues* (J. Poulin) ; *les Fous de Bassan* (A. Hébert) ; *C't à ton tour Laura Cadieux* (M. Tremblay). L'approche de ces œuvres ne se fait qu'après une dizaine d'heures consacrées à l'histoire du Québec, de sa société et des idéologies marquantes des XIX^e et XX^e siècles. Le roman québécois est analysé à la fois comme expression d'une écriture québécoise spécifique renvoyant aux formes de l'imaginaire québécois et comme genre littéraire participant des questions soulevées aujourd'hui par le récit postmoderne.

Cette littérature suscite chez les étudiants un intérêt soutenu, lié d'une part à la méthode proposée, à savoir l'étude des conditions d'émergence d'une littérature francophone, ses problèmes d'existence et d'épanouissement dans un contexte nord-américain et, d'autre part, à l'écart que constitue pour le lecteur français cette littérature tant dans ses thèmes que dans son discours. La présence occasionnelle ou régulière d'étudiants québécois permet un échange souvent très riche de confrontations de lecture.

Si l'intérêt des étudiants pour cette littérature ne fait aucun doute, il est cependant regrettable qu'un certain nombre d'obstacles surgissent, paralysant les bonnes volontés et enrayant le travail de recherche. 1^o) les ouvrages mis au programme : la diffusion des romans édités au Québec reste un problème quand on ignore le nombre d'acheteurs (les librairies refusant d'avoir un stock inutilisé). Qu'on le veuille ou non, la tentation est grande de se replier sur des auteurs édités en France, ce qui réduit considérablement le choix des œuvres et la connaissance des jeunes auteurs. 2^o) les ouvrages de référence : la création à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence du Centre Saint-Laurent permet aux étudiants d'avoir une documentation de base sur une société dont ils ignorent à peu près tout. Cette documentation est insuffisante car elle est destinée non seulement à répondre à des étudiants de lettres mais aussi aux étudiants de l'Institut d'études politiques intéressés par la Francophonie et le Québec (ils suivent un cours sur la société et la culture québécoises). Ces derniers font des mémoires qui nécessitent un fonds documentaire en histoire des idées, en politique, en droit. La diversité des ouvrages est loin d'être compensée par un nombre satisfaisant d'ouvrages de références en littérature. 3^o) de façon plus globale, c'est l'absence d'institutions, de manifestations rendant concrète la culture québécoise. La bibliothèque des services culturels de la Délégation du Québec reste la seule structure opérationnelle pour les étudiants-chercheurs, mais elle est à Paris et ne peut pas toujours répondre aux demandes énormes des étudiants. Elles est cependant l'aide la plus précieuse qui soit donnée en appui aux enseignements sur le Québec.

Pour tenter de pallier ces difficultés, il faut que les centres de documentation, surtout en province,

reçoivent au-delà des maigres commandes qu'ils peuvent faire, des dons d'ouvrages, de revues, de matériel audio-visuel qui permettent de faire sortir de l'abstraction la culture québécoise et la littérature ; il faut que des universitaires, des écrivains participent aux séminaires et se fassent les porte-parole des aspects les plus variés de la société québécoise. Il faut que des échanges se développent entre les chercheurs à l'occasion de journées d'études, de rencontres ou de colloques. L'initiative ne peut pas venir seulement du côté français ».



Claire QUINTAL
Collège Assomption
Worcester
Massachusetts, U.S.A.

Madame Claire Quintal enseigne la littérature québécoise depuis 1983, depuis que celle-ci fait partie du programme de *French Major* du Collège Assomption, mais elle connaît la littérature et la culture québécoises depuis les années 1950. Elle a fait ses études de maîtrise à l'Université de Montréal dans ces années, mais elle admet avoir ressenti un regain d'intérêt pour tout ce qui concerne le Québec depuis l'arrivée au pouvoir du Parti québécois. Madame Quintal enseigne tous les genres de la littérature québécoise en se référant constamment au contexte social et historique. Si l'accueil des étudiants américains lui a semblé mitigé au début, celui-ci ne lui paraît pas moins enthousiaste maintenant que pour la littérature française. Elle signale quelques difficultés d'accès aux livres ainsi que quelques difficultés de compréhension du « joual », surtout dans l'œuvre de Michel Tremblay.

Pour elle, l'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise aux États-Unis ira de pair avec la qualité des œuvres.



Laura LOPES MORALES
Université nationale
de Mexico
Mexico, Mexique

Laura Lopez Morales enseigne la littérature québécoise depuis trois ans et demi. Plus précisément, elle anime un séminaire de littératures francophones dans lequel viennent prendre place les œuvres de quelques auteurs du Québec. Deux motifs se trouvent au départ de cette initiative : « Le besoin d'élargir l'horizon d'études des étudiants qui préparent la licence en lettres françaises conjugué à une découverte personnelle de l'intérêt et de la richesse de tout ce qui s'écrit en français en dehors de la France ». Son enseignement tente, par un aperçu socio-historique et une contextualisation des moments clés de l'évolution littéraire du Québec, de mettre en valeur les originalités du corpus. Par la suite, en fonction des intérêts particuliers des étudiants, le cours se centre sur un courant, un genre, un auteur ou une œuvre.

Madame Morales reconnaît que les étudiants mexicains sont très intéressés par la culture québécoise mais qu'ils sont un peu déroutés « par la découverte de traits et de réalités assez différents de ceux avec lesquels ils sont familiarisés par leurs lectures d'ouvrages français. Il y a ensuite le besoin d'aller plus au fond d'un monde exprimé par une langue qu'ils croient connaître et même de s'expliquer les changements opérés sur un code qui n'est plus, ou pas tout à fait, celui auquel ils étaient habitués ».

L'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise lui paraît prometteur : « Le sillon est ouvert. Cela doit continuer son petit bout de chemin, malgré les avatars dont la licence en lettres françaises est elle-même victime. Par ailleurs, l'an dernier, nous avons collaboré au lancement d'un programme d'études francophones à l'Université Veracruzana et pour lequel la Délégation du Québec a offert une cinquantaine d'œuvres québécoises ». Madame Morales précise que les écueils sont surtout au niveau de l'information, et qu'ils sont grands. Cela les oblige à travailler avec un fonds bibliographique constitué il y a environ trois ans.



Jean-Marie
KLINKENBERG
Université de Liège
Liège, Belgique

Jean-Marie Klinkenberg enseigne à l'Université de Liège en Wallonie. Il est titulaire de la chaire de « Rhétorique et sémiologie » et dispense son enseignement au Département de philologie romane, qui forme traditionnellement les futurs professeurs de français, ainsi qu'au Département de communication. Il préside également dans cette même Université un Centre d'Études québécoises et un quart de ses cours porte sur les cultures francophones : spécialement la belge et la québécoise.

C'est depuis la fin des années soixante que la littérature québécoise fait l'objet d'enseignement à l'Université de Liège. Le prédécesseur de J.-M. Klinkenberg, le professeur Maurice Piron, eut tôt son attention attirée sur les originalités d'une culture alors peu connue en Europe, et fut l'initiateur d'une tradition d'études québécoises à Liège. Enseignement occasionnel d'abord, dans le cadre des cours d'explication d'auteurs français, puis enseignement plus structuré ensuite : le cours à option de « Littérature hors de France (Belgique excepté) » offert aux romanistes et confié à J.-M. Klinkenberg est, pendant les années 1970, systématiquement consacré à la littérature québécoise. Celle-ci devient ensuite — cas unique en Europe — matière obligatoire pour les futurs professeurs de français, avec la création en 1986 d'un cours de « littératures francophones » venant s'adjoindre à l'ancien cours à option.

Ces enseignements ont toujours été consacrés à des thèmes très variés : le roman de la terre, l'œuvre de Jacques Godbout, la chanson, le problème de la langue d'écriture... Ils ne privilégient donc pas un auteur ou une époque. Une ligne de force sous-tend cependant toutes ces activités : l'intérêt pour le lien entre société globale et productions culturelles (d'où des études sur la culture comme institution). Un souci est constamment présent : celui de comparer les situations québécoise et belge francophone.

L'attrait puissant que la francophonie belge connaît pour le Québec s'explique en effet par la position problématique de la première, minoritaire au sein de l'État belge. Le Québec apparaît ainsi comme un important réservoir d'imaginaire et suggère nombre de solutions structurelles à l'intellectuel wallon soucieux de son insertion dans son milieu. Il faut d'ailleurs souligner que l'enseignement de la littérature québécoise est étroitement associé, à Liège, aux autres activités du lieu d'interdisciplinarité qu'est le Centre d'études québécoises. Ce centre pilote, qui pendant longtemps n'a pas eu d'analogue en Europe, est préoccupé par toutes les originalités de la société québécoise, et non seulement par sa production littéraire, et est aussi soucieux d'un échange équilibré entre les ressources de l'un et l'autre pays.

Là est la véritable raison de l'intérêt wallon pour le Québec, même si des accidents biographiques personnels chez les animateurs du Centre (faim des grands espaces chez celui qui habite la zone la plus dense en population dans l'univers, fascination pour les minorités culturelles ou la diversité intralinguale, etc.) ont pu constituer autant de facteurs déclencheurs.

L'intérêt des animateurs du Centre correspond évidemment à celui du public wallon en général. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les jeunes Liégeois s'enthousiasmer pour la culture québécoise. Celle-ci leur offre, dans leur langue maternelle, une vision neuve du monde, et leur permet de jeter un regard critique sur leurs propres problèmes. Cet intérêt a amené plus d'un d'entre eux à prolonger ses études par un séjour au Québec et, même, à y faire carrière.

Les difficultés rencontrées dans cet enseignement ne sont pas d'abord structurelles : le livre québécois s'exporte mal, comme le livre francophone de Belgique d'ailleurs (ceci est une autre histoire...), mais le fonds documentaire du Centre, riche de 4 000 volumes, permet aux étudiants de Liège et d'ailleurs de se procurer tous les textes qu'ils peuvent souhaiter lire. La difficulté majeure est sans doute psychologique : la littérature québécoise offre un exemple unique de littérature à la fois jeune et très fortement institutionnalisée. Les instruments critiques qui permettent d'en traiter forment un corpus abondant. L'étudiant s' imagine dès lors aisément qu'il faut, pour aborder cette culture nouvelle, un professionnalisme qu'il n'a évidemment pas. On en arrive ainsi à ce paradoxe que la solide et attrayante littérature québécoise peut devenir intimidante...



Hakima Laroui R'KIA
 Université Hasssan II
 Casablanca, Maroc

Madame Laroui R'kia a vécu sept ans au Québec, pendant lesquels elle a étudié à l'Université de Sherbrooke et à l'Université Laval. Depuis quatre ans, elle enseigne la littérature québécoise à la Faculté des lettres et des sciences humaines à l'Université Hasssan II à Casablanca. Le cours fait partie du programme des littératures de la francophonie et privilégie le roman, le conte et la nouvelle depuis les années 1950. Parmi les auteurs étudiés, on remarque Anne Hébert, Réjean Ducharme, André Berthiaume, Gaétan Brulotte.

Comme les étudiants marocains ne connaissent rien de la littérature québécoise, Madame Laroui R'kia se réjouit de leur intérêt et de leur curiosité. Jusqu'alors, les œuvres québécoises n'avaient aucune place dans leurs lectures. Depuis son inscription au programme, mais grâce aussi à tout un travail de sensibilisation (organisation d'une semaine culturelle sur le Québec et le Canada, d'une semaine du cinéma québécois, d'une exposition de livres, etc.) la littérature québécoise occupe aujourd'hui une place assez importante.

À son avis, l'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise est bien assuré à l'Université d'Hasssan II, étant donné qu'il est intégré au module d'enseignement réservé aux littératures de la francophonie. Cet enseignement s'inscrit dans une problématique d'échange et de dialogue entre les littératures qui militent pour le maintien de leur identité culturelle. La seule ombre au tableau provient de l'absence de documents de référence, d'ouvrages critiques, de revues, de manuels, en somme d'outils nécessaires aux étudiants comme aux professeurs intéressés par la littérature québécoise.



**Madeleine DUCROCQ-
 POIRIER**
 Université Paris IV-
 Sorbonne
 Paris, France

Madeleine Ducrocq-Poirier s'intéresse à la littérature québécoise depuis 25 ans. Elle est la première universitaire française à avoir obtenu un doctorat d'État en littérature québécoise. Sa thèse — qui fait plus de 900 pages — a été publiée chez Nizet à Paris. On lui doit aussi *Robert Charbonneau* dans la collection des « Écrivains canadiens d'aujourd'hui » chez Fides et un *Marie LeFranc* aux Éditions la Presse. Infatigable animatrice, elle organisait il y a peu à la Sorbonne un colloque consacré à la revue québécoise *Liberté*. Les Actes de ce colloque ont été publiés à l'Hexagone. Depuis plus de dix ans, elle enseigne la littérature québécoise au Centre international d'études francophones (CIEF) de l'Université Paris IV-Sorbonne et dirige des thèses dans ce domaine. Tout son enseignement — cours d'ensemble et travail individuel avec chaque étudiant — est consacré à la littérature du Québec. Chaque année, elle change le thème de son cours. Par exemple, parmi les sujets abordés : la critique littéraire au Québec, les femmes en littérature québécoise, le conte et la nouvelle, la poésie et le roman...

Selon elle, les étudiants manifestent une grande curiosité et un intérêt certain pour les œuvres québécoises. Elle en veut pour preuve les excellentes thèses qui ont déjà été soutenues dans ce domaine. Par contre, elle déplore la très grande difficulté qu'ont les étudiants à se procurer les ouvrages québécois : « Je pallie cette difficulté, nous dit-elle, en recourant à ma bibliothèque personnelle, au fonds de documentation que j'ai monté au CIEF et en adressant mes étudiants à la bibliothèque des Services culturels de la Délégation générale du Québec à Paris ». Madame Ducrocq-Poirier regrette de plus qu'il y ait si peu de véritables spécialistes en littérature québécoise en France. Elle considère que « l'enseignement de la littérature québécoise en France ne portera ses fruits que lorsqu'il contribuera à former des futurs docteurs en cette matière, donc des spécialistes valables et en nombre suffisant ». Elle conclut sur ces mots : « Pour l'instant, c'est encore un travail de pionnier que d'enseigner la littérature québécoise en France avec compétence ».



Liana NISSIM
Université d'Udine
Udine, Italie

La littérature québécoise est enseignée à l'Université d'Udine (au nord de Venise) depuis l'entrée en fonction de Madame Nissim en 1986. Cette dernière consacre le tiers de son temps à cet enseignement, né, dit-elle, « du désir d'ouvrir ses connaissances et celles de ses étudiants au-delà de la littérature de France ». En roman, elle voit Hubert Aquin et Anne Hébert. En poésie, Roland Giguère et Gilles Hénault. Récemment un nouveau thème a été abordé : le thème religieux dans le roman québécois. Ce cours va occuper plusieurs années. L'accueil des étudiants italiens est bon ou très bon et, de plus en plus, ils veulent mener des travaux de maîtrise en littérature québécoise. Parmi les thèses en cours, on remarque des thèses sur Gérard Bessette, Anne Hébert, Roland Giguère et Claude-Henri Grignon.

La grande difficulté soulevée par Madame Nissim concerne la présence du livre québécois en Italie : « C'est un problème très grave, qui rend difficile la mise en œuvre de tous les cours de littérature québécoise. Les livres commandés n'arrivent qu'après des mois et nous ne disposons pas d'un appareil critique suffisant. En dépit de ce problème majeur, le professeur Nissim croit que l'Italie sera de plus en plus intéressée aux littératures francophones et elle espère, comme ses collègues, que des postes d'enseignement des littératures francophones seront créés dans toutes les universités italiennes.

1 " Regard périphérique sur la francophonie ou pourquoi et comment enseigner les littératures francophones dans les Amériques ", *Études littéraires*, vol. 16, n° 2, (août 1983) p. 253 - 273



Novella NOVELLI
Université de Rome
Rome, Italie

Novella Novelli enseigne à l'Université de Rome (« La Sapienza » de « Studi Storici dal Medioevo all'Età Contemporanea »). « Le premier à avoir introduit l'étude de la littérature québécoise à Rome a été le professeur P. A. Jannini. En tant qu'élève de ce professeur qui a publié, dès 1957, un article sur la poésie canadienne-française dans une revue de Milan, et en qualité de maître-assistant par la suite, j'ai poursuivi ce filon littéraire. Mes premières études remontent à 1979, date de mon premier séjour à l'Université Laval.

À partir de 1981, j'ai donné, poursuit-elle, à chaque année un cours en littérature québécoise dans le cadre du programme de « Langue et Littérature françaises ». Mon enseignement a porté sur les poètes de l'Hexagone, Miron et Giguère, en particulier, dont j'ai traduit en italien le recueil *l'Âge de la parole*, mais aussi P.-M. Lapointe, G. Hénault, F. Ouellette, J.-G. Pilon (tous traduits dans la collection « Del Mondo intero... », dirigée par les professeurs Bellini et Zoppi). Le roman de mœurs urbaines a fait également l'objet de mon enseignement. Les auteurs privilégiés ont été Gabrielle Roy, Roger Viau et Jean Filiatrault. J'ai utilisé des textes que j'ai publiés en Italie, dont *Gabrielle Roy, de l'engagement au désengagement* (Bulzoni). J'envisage de donner un cours sur la période de la Nouvelle-France, sur les *Voyages* de Champlain, en particulier. Des thèses ont été rédigées par des étudiants et des séminaires ont été organisés, auxquels ont participé écrivains et critiques. »

Novella Novelli fait encore partie du groupe de recherche C.N.R. qui s'intéresse à la littérature des pays en émergence. Elle y poursuit ses recherches sur la littérature québécoise. Elle est membre de l'Association des Études canadiennes depuis 1979 et a participé à divers colloques en Italie. Elle déplore l'insuffisance du fonds d'œuvres québécoises à la bibliothèque de son université, surtout que la Faculté de Magistero a promis d'implanter un enseignement en littérature québécoise dans les prochaines années.



Arpád VIGH
Université Janus
Pannonius de Pécs
Pécs, Hongrie

Le professeur Vigh enseigne la littérature québécoise depuis sept ans. Il raconte les circonstances de sa spécialisation et celle de son département : « Lorsqu'en 1985 j'ai été invité à Pécs pour créer un nouveau département de français au sein d'une faculté elle-même nouvelle et « expérimentale », j'avais les mains libres dans la composition du programme d'études qui ne devait pas tenir compte des autres programmes déjà existants en Hongrie ou ailleurs. Pour des raisons qui me paraissent aujourd'hui évidentes, nous avons opté pour l'élargissement du domaine des études à l'ensemble de la francophonie. Voici l'essentiel de cette démarche méthodologique :

L'objectif étant de former des professeurs de français, langue étrangère, il fallait d'abord déclarer — aussi tautologique que cela ait pu paraître dans le temps — que la langue française serait désormais le centre d'intérêt de ce département de français, et que tout devrait se déduire de ce fait. Deux conclusions majeures : 1) on doit particulièrement veiller à l'apprentissage et au niveau du français ; 2) toutes les civilisations et particulièrement toutes les littératures qui véhiculent cette langue et qui sont véhiculées par elle doivent « d'office » nous intéresser ; dans un pays non-francophone, il n'y a pas de raison que l'on choisisse l'une ou l'autre (traditionnellement celle de la France) et que l'on se désintéresse de tout le reste.

L'enseignement des littératures francophones prises dans leur totalité et dans leur système historique est ainsi devenu obligatoire — pour la première fois, à ma connaissance, dans l'enseignement supérieur, et pas seulement en Hongrie. Après les deux premières années d'introduction à la francophonie (situation géopolitique du français dans le monde, la francophonie et ses institutions, naissance et diffusion de la langue française, principales étapes de l'histoire de la civilisation française), les étudiants doivent, en troisième année, passer en revue l'histoire de la civilisation et de la littérature de la Belgique, du Québec, de la Suisse romande et des pays africains francophones. Ceux qui, par la suite, veulent se spécialiser en l'une ou l'autre peuvent s'inscrire à partir de la quatrième année des études (il y a en cinq au total) à des cours approfondis de chacune d'elles. Je tiens aussi à préciser que la première année de l'existence de notre département, Jean-Marcel Paquette et Jacques Maurais sont venus chez nous pour inaugurer l'enseignement de la littérature québécoise.

L'accueil réservé par les étudiants hongrois à la littérature québécoise est très positif dans l'ensemble, et il y a chaque année deux ou trois étudiants qui décident de s'y consacrer davantage par la suite. Quant aux difficultés, elles sont surtout techniques. Dans notre belle bibliothèque québécoise, les *Contes* de Jacques Ferron ne se trouvent qu'en deux exemplaires : il en faudrait une vingtaine (c'est un exemple). Et, surtout, nous n'avons pas de vidéoscope avec le système NTSC (introuvable ici où tout est en système Pal ou Sécam). Il y a une seule machine dans toute la faculté, chez les américanistes bien sûr. Pourtant, nous avons des cassettes qui s'entassent dans une armoire...

En conclusion, il faut user lentement la résistance du conservatisme et de la pseudo-loyauté à l'égard de la France. L'Association des études francophones d'Europe Centre-Orientale que nous sommes en train de créer et dont la première Assemblée générale fondatrice aura lieu pendant le 2^e Colloque international sur la Francophonie à Pécs (du 22-26 avril 1992) sera d'une grande utilité pour aider à l'introduction de cet enseignement ailleurs. Mais en ce qui concerne notre département, si le Québec nous envoyait un assistant — comme le font la Belgique et la Suisse — l'enseignement de la littérature québécoise pourrait être élargi et diversifié ! ».



Joseph I. DONOHOE
Université du Michigan
Michigan, U.S.A

Joseph Donohoe enseigne la littérature québécoise depuis six ans, mais celle-ci fait l'objet d'un enseignement depuis vingt ans au Département de langues romanes de l'Université de Michigan. Présentement, le professeur Donohoe y consacre le tiers de son temps. Il donne deux cours, l'un sur le théâtre et l'autre sur le roman. Les deux cours sont axés sur la période moderne car « il trouve intéressant de montrer dans les textes littéraires les signes avant-coureurs de la Révolution tranquille, suivis de l'explosion d'expression des années soixante et après ». Il s'intéresse au Québec depuis longtemps.

« Ayant découvert le Québec comme étudiant à Laval pendant les années cinquante, ce n'est qu'après des études de doctorat et plusieurs années d'enseignement de littérature et de cinéma français que je me suis arrêté de nouveau à la littérature québécoise. En fait, j'avais commencé par utiliser quelques films québécois dans un cours sur le cinéma francophone contemporain et puis, peu à peu, j'ai été entraîné à examiner les œuvres littéraires qui coexistaient avec ces films et qui en quelque sorte illuminaient les films que j'avais trouvés intéressants — tout cela dans le contexte de la Révolution tranquille et de la naissance du Québec moderne, phénomène auquel les étudiants américains ont l'air d'être assez sensibles. Mes étudiants apprécient, en particulier, la littérature québécoise, surtout quand on la leur présente dans le contexte de l'aventure québécoise moderne, c'est-à-dire dans son effort pour créer et maintenir une société française indépendante ».

« Ce qui rend difficile pour moi l'enseignement de la littérature québécoise, c'est surtout le fait qu'il manque de collègues pour me seconder. Si je m'absente pendant un semestre pour faire des recherches ou si je prends une année sabbatique, il n'y a personne pour assurer la continuité de l'enseignement ».

À son avis la situation ne pourra aller qu'en s'améliorant : « Actuellement, j'ai parmi mes *graduate students* deux ou trois étudiants qui s'intéressent très sérieusement à la littérature québécoise, dont une qui termine une thèse de doctorat sur le théâtre de Michel Tremblay. Quand j'étais moi-même étudiant au *graduate school*, il n'y avait personne qui travaillait dans ce domaine ; je pense donc qu'à l'avenir on verra ici encore plus d'enseignants capables de donner des cours sur la littérature et sur la civilisation québécoises. Ce sera pourtant vrai, à mon avis, si le Québec décide de devenir indépendant, se donnant ainsi le prestige rehaussé d'une littérature nationale indépendante ».



Ruth Mathilde
MESAVAGE
Rolling College,
Winter Park
Floride, U.S.A

À l'intérieur du programme de *Foreign Languages*, Ruth Mathilde Mesavage enseigne depuis 1985 la civilisation québécoise, à raison de deux cours par deux ans. Son intérêt pour la littérature québécoise est né de la rencontre d'auteurs québécois et d'un cours qu'elle a suivi à l'Université Laval. Dans ses cours, elle aborde l'histoire du Québec, le Québec contemporain, la politique ainsi que la littérature contemporaine. Malheureusement, les étudiants sont peu nombreux et manifestent peu d'intérêt pour la littérature, mais, par contre, ils s'intéressent à la civilisation et aux œuvres littéraires dans le cadre des cours de civilisation.

L'avenir de cet enseignement lui paraît sombre, tout au moins dans son institution, « étant donné la situation géographique, la politique du département et le fait que la langue française en général perd du terrain par rapport à l'espagnol ».



Marcel VOISIN
Université libre de
Bruxelles
Bruxelles, Belgique

Le professeur Marcel Voisin enseigne la littérature québécoise depuis quatre ans d'une façon systématique mais depuis une dizaine d'années de façon ponctuelle. Présentement, cette spécialisation l'occupe pendant trente heures, à tous les deux ans. À l'origine de son intérêt pour la production littéraire du Québec, Marcel Voisin indique la rencontre de professeurs québécois au sein de la FIPF (Fédération internationale des professeurs de français) puis de l'AQPF (Association québécoise des professeurs de français) et la naissance de liens d'amitié. Il ajoute: « Et puis le plaisir de découvrir une littérature française d'Amérique aux couleurs et au souffle différents, marqués par son cadre, sa nature, son histoire ainsi que par l'héroïsme tranquille de ses personnages ». Dans ses cours, il attache de l'importance à l'histoire des idées, en particulier à ce qui explique la « révolution tranquille ». Il privilégie l'essai (par exemple avec Pierre Vadeboncoeur) ou le roman « réaliste » ou « d'idées » (par exemple avec Louis Caron). L'accueil des étudiants belges est en général très bon, et plusieurs préparent des mémoires de fin d'études sur la littérature québécoise. Au dire du professeur Voisin, les étudiants « goûtent à la fois l'exotisme de l'entreprise mais aussi les rapports parfois surprenants avec l'histoire, la littérature et l'idéologie de la Belgique ».

Au chapitre des difficultés rencontrées, Marcel Voisin cite le contact avec les œuvres, sources et références, la distribution étant nettement insuffisante et les obstacles douaniers alourdissant les formalités d'achat ou d'abonnement. Selon lui, les responsables culturels devraient s'attacher à résoudre ce problème. Pourtant, il envisage l'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise en Belgique avec optimisme, surtout si les accords culturels se doublent d'accords administratifs et commerciaux facilitant la circulation des œuvres, des revues, etc. Et il clôt sa réflexion en rappelant que « les affinités électives jouent à plein entre les deux populations, la belge de langue française et la québécoise, et que c'est bien agréable ! ».

Anna PAOLA MOSSETTO
Université de Turin
Turin, Italie

Anna Paola Mossetto, du Département de « Scienze del linguaggio e Letterature moderne e comparate » de l'Université de Turin, s'occupe de l'étude et de l'enseignement de la littérature québécoise depuis 1981, d'abord dans le cadre du programme « Langues et Littératures françaises », dont le titulaire est Sergio Zoppi, parmi les premiers en Italie à s'être intéressé aux littératures francophones.

À partir de 1987, elle est devenue titulaire de l'enseignement des « Littératures des pays francophones » à Turin. Elle consacre la moitié de son enseignement à la littérature québécoise, notamment à la poésie, dont elle a traduit et présenté quelques auteurs, tels Ouellette, Lapointe, Van Schendel, dans la collection « Dal Mondo intero... » (Bulzoni).

Membre de l'Association des Études canadiennes, Madame Mossetto s'intéresse aussi à l'humour et au fantastique comme catégories esthétiques dans le conte et la nouvelle du Québec (XX^e siècle), recherches qui déboucheront sur des cours en 1992-1993. Elle a participé à des colloques et à des séminaires consacrés à la littérature québécoise et dirige quelques thèses portant sur des écrivains québécois.



André Marie NTSOBÉ
Université de Yaoundé
Yaoundé, Cameroun

Depuis bientôt dix ans, André Marie Ntsobé enseigne la littérature québécoise. Son intérêt pour les littératures francophones autres que négro-africaines est à l'origine de sa curiosité pour le Québec. Ses cours portent sur l'histoire de la littérature et, en alternance annuelle, sur un genre en particulier : la première année, le roman ; la seconde, la poésie. Monsieur Ntsobé estime que les étudiants camerounais sont très réceptifs aux œuvres québécoises et très enthousiastes en raison, nous dit-il, « des nombreuses similitudes avec la littérature négro-africaine d'expression française ».

Quant à l'avenir de l'enseignement de la littérature québécoise dans son pays, il croit que cet enseignement ira en s'affirmant et qu'il est « nécessaire au même titre que celui de la littérature française de l'Hexagone car il permet un certain éclectisme revitalisant dont ont besoin les littératures balbutiantes d'Afrique ». Par contre, le professeur Ntsobé déplore un manque de documentation, un manque aussi de spécialistes locaux et la trop grande distance qui les sépare du Québec et qui les empêche de venir se ressourcer régulièrement.